

**Delvina Lavoie**

# **UN MORCEAU D'ÉLISA**

## **Partie II**



**NOUVELLE**

## Jour après jour

L'appartement de Joëlle sentait le parquet ciré, le sel marin et une fleur inconnue qu'Élisa ne parvint pas à identifier. C'était un espace ordonné avec une précision presque militaire, où chaque objet semblait avoir obtenu sa place au terme d'un long procès.

Les premiers jours glissèrent dans une douceur trompeuse. Joëlle avait ce premier visage que toutes les promenades du soir avaient promis : celui d'une femme enveloppante, attentive au moindre frisson. Elle guidait Élisa dans la petite ville côtière, lui apprenait le nom des boulangeries, la lenteur des marchés du mardi, et le sens caché des expressions françaises qui sonnaient si étrangères aux oreilles québécoises d'Élisa.

« Ici, on prend le temps d'attendre », disait Joëlle en lui tendant une tasse de thé chaud, posant un baiser distrait mais tendre sur son front.

Pour Élisa, s'adapter était une broderie minutieuse. Remplir les formulaires pour la sécurité sociale, comprendre les subtilités des cartes de séjour, réapprendre à faire ses courses sans retrouver les marques familières d'épicerie du Lac Témiscouata. Chaque petit détail la rattachait un peu plus à cette côte française, mais chaque papier signé refermait aussi, silencieusement, un peu plus la porte du retour.

Puis, le téléphone sonna un jeudi après-midi.

Le soleil tapait contre les vitres de la cuisine. Au bout du fil, la voix de Maïa était hachée par le réseau, mais surtout par une émotion retenue qui fit aussitôt se contracter l'estomac d'Élisa.

« Maman... il faut que tu saches. C'est arrivé ce matin. »

Les mots traversèrent l'Atlantique avec la brutalité d'une lame. Une naissance. Sa fille venait d'accoucher d'une petite fille avec trois semaines d'avance. La seconde petite-fille suivrait bientôt chez Lucas. En quelques phrases lâchées dans l'urgence d'une chambre de maternité au Lac Témiscouata, Élisabeth venait de devenir grand-mère. À six mille kilomètres de là.

Quand elle raccrocha, la pièce sembla se vider d'air. Élisabeth regarda ses mains - les mêmes mains qui auraient dû porter ce nouveau-né, ajuster une brassière en laine, aider sa fille à se lever. Un sentiment d'étouffement sourd la submergea. Son passeport était bloqué par la préfecture pour la demande de titre de séjour provisoire ; un aller-retour précipité au Canada risquait d'annuler toutes ses démarches d'installation et de régularisation.

Elle était coincée. Immobile. Une spectatrice de sa propre descendance.

Joëlle rentra peu après, le manteau encore humide de la brume marine. Élisabeth, le visage défait, les larmes aux yeux, tenta d'expliquer l'ouragan intérieur qui la traversait : la joie confisquée, cette peur soudaine de ne plus pouvoir traverser l'océan au moment où les siennes avaient le plus besoin d'elle.

C'est là que le décor se fissa.

Le regard de Joëlle s'éteignit. La chaleur qui habitait d'ordinaire ses yeux sombres fit place à une distance glaciale, presque clinique. Elle posa ses clés sur la console avec un impact sec.

« Tu savais ce que tu quittais, Élisabeth », dit-elle d'une voix sans inflexion, dépouillée de toute tendresse. « Tu ne peux pas avoir un pied dans une vie neuve et l'autre ancré dans le berceau de tes enfants. Nous avons des papiers à engager, un mariage à préparer. Si tu te mets à paniquer à la moindre étape familiale, alors pourquoi es-tu venue ? »

Élisabeth la fixa, stupéfaite. La femme aimante et consolatrice de la veille venait d'être remplacée par une inconnue aux contours durs, presque insensible face au passé d'Élisabeth.

« Ce sont mes enfants, Joëlle... Mes petites-filles », murmura Élisabeth, la voix brisée.

« Et ici, c'est ton présent », répliqua Joëlle en lui tournant le dos pour ranger ses affaires, fermant la discussion d'un geste net. « Il va falloir choisir ce que tu veux nourrir. ».

Restée seule dans le couloir obscur, Élisabeth sentit le froid de la nuit s'infiltrer sous la porte. Le voyage ne faisait que commencer et le territoire qu'elle venait de fouler s'annonçait bien plus escarpé qu'elle ne l'avait imaginé.

\*\*\*

### **La fissure**

L'atmosphère au sein du logement s'était densifiée, devenant aussi lourde et menaçante qu'un ciel de tempête au-dessus de l'Atlantique. Depuis l'annonce de la naissance et la réaction glaciale de Joëlle, un silence épais s'était installé entre elles. Ce n'était pas un silence d'apaisement, mais un mur invisible qui s'épaississait à chaque geste du quotidien. Les tasses posées un peu trop sèchement sur le plan de travail, les regards évités au moment du café, les pas qui s'éloignaient dans le couloir sans un mot d'explication.

Le matin, Élisabeth se réfugiait au bord du littoral, trouvant dans le grondement régulier de la mer la seule présence capable d'épouser son chagrin. Sur les quais balayés par le vent salé, elle marchait pendant des heures, le téléphone serré dans sa main comme une bouée de sauvetage.

L'écran de son téléphone était désormais son seul cordon ombilical avec le Canada. Chaque fois qu'une notification s'affichait, son cœur faisait un bond douloureux. C'était une photo envoyée par Maïa : un minuscule bonnet en laine, des doigts minuscules agrippant un drap d'hôpital, le visage épuisé mais rayonnant de sa fille. Puis un message de Lucas, plus tard dans la soirée : « Elle te ressemble, maman. On aimerait tellement que tu sois là. »

Ces mots agissaient sur Élisabeth comme une brûlure. Elle se revoyait au Lac Témiscouata, tenant ses propres enfants dans ses bras, promettant silencieusement de ne jamais être une mère absente. Et pourtant, aujourd'hui, elle était là, sur une côte étrangère, séparée d'eux par un océan et une bureaucratie inflexible.

En début d'après-midi, Élisabeth se rendit à la préfecture pour faire le point sur son dossier de titre de séjour. La salle d'attente était sombre, saturée par le bruit des néons et le cliquetis machinal des claviers. Face à elle, l'agent administratif examina ses pièces avec une froideur toute professionnelle, alignant les formulaires avec une précision méticuleuse.

« Votre dossier est en cours d'instruction, Madame », déclara-t-il sans lever les yeux. « Mais tant que le récépissé provisoire n'est pas validé, tout départ du territoire français annulera immédiatement votre demande d'installation. Si vous rentrez au Canada maintenant, il faudra reprendre la procédure depuis le début. »

Élisabeth sentit la pièce osciller légèrement autour d'elle. Elle tenta d'expliquer l'urgence familiale, la naissance, ce besoin vital d'aller embrasser sa fille et de rencontrer sa petite-fille. Mais la réponse fut un haussement d'épaules poli : « La règle est la règle. Il faut choisir : rester et attendre la décision, ou partir et renoncer. »

En ressortant dans la rue, la sensation d'enfermement devint totale. Elle était prise au piège entre deux mondes : un passé familial qui continuait de s'écrire sans elle à des milliers de kilomètres et un présent où chaque démarche semblait exiger le sacrifice de son identité.

Le soir venu, la confrontation devint inévitable. Élisabeth rentra à l'appartement, décidée à ouvrir son cœur et à faire comprendre à Joëlle la détresse qui la rongeait. Joëlle était assise dans le salon, un dossier professionnel étalé devant elle.

« Joëlle, il faut qu'on parle », commença Élisabeth, la voix tremblante mais ferme. « Je ne peux pas vivre ainsi. Je me sens coupée en deux. J'ai besoin de savoir que tu comprends ce que je traverse. Je suis grand-mère, Joëlle... C'est ma chair, c'est ma famille. »

Joëlle posa lentement son stylo. Elle se tourna vers Élisabeth, son visage dénué de la chaleur des premiers jours. Son regard, d'ordinaire si captivant, était devenu dur, presque tranchant.

« Ce que je comprends, Élisabeth, c'est que tu as traversé l'océan mais que tu n'es jamais vraiment arrivée », répondit-elle d'un ton sec et posé. « Tu as quitté le Lac Témiscouata sur un coup de tête, mais au moindre signe de ton ancienne vie, tu t'effondres. Tu parles de construire un avenir ensemble, d'un mariage, mais tu gardes tes valises prêtes près de la porte. »

« Ce ne sont pas des valises, ce sont mes enfants ! » s'écria Élisabeth, les larmes franchissant enfin la barrière de ses paupières. « Pourquoi demandes-tu un choix qui n'a pas lieu d'être ? Aimer mes enfants n'enlève rien à ce que je ressens pour toi ! »

« Si, cela enlève tout », coupa Joëlle en se levant. « Parce que je ne veux pas être un refuge temporaire ou une parenthèse dans ta vie. Je veux une partenaire entière, pas quelqu'un qui pleure chaque soir sur ce qu'elle a laissé derrière elle. Si tu veux repartir au Canada, repartir voir ton ancienne vie, fais-le. Mais ne compte pas sur moi pour t'attendre si tu décides que ton passé a plus de poids que notre présent. »

L'ultimatum tomba dans la pièce comme une vitre qui éclate.

Joëlle ramassa ses affaires et quitta le salon, fermant la porte de la chambre derrière elle. Élisabeth resta seule dans la pénombre du séjour. Le silence qui suivit était plus lourd que toutes les disputes.

S'approchant de la fenêtre, Élisabeth regarda le ciel nocturne parsemé d'étoiles distantes. Elle savait désormais que le plus grand choc de son voyage n'était pas la distance géographique, mais la découverte de cette faille inattendue chez la femme pour qui elle avait tout quitté. Le choix auquel elle faisait face était désormais cristallin, mais d'une cruauté absolue : céder à l'exigence de Joëlle en étouffant ses racines, ou risquer de tout perdre pour rester fidèle à elle-même.

\*\*\*